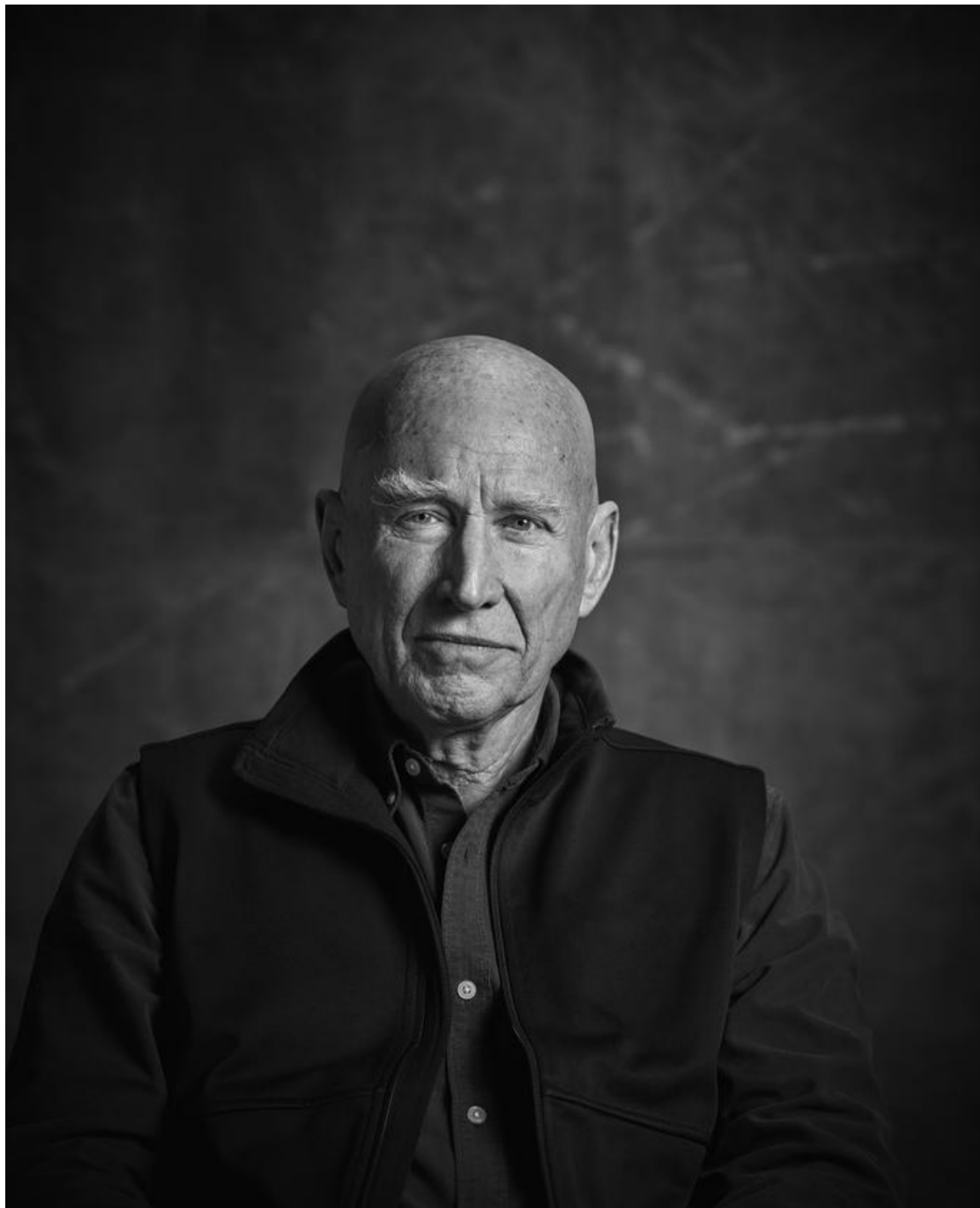


Les larmes de Salgado

A 77 ans, Sebastião Salgado, le légendaire photographe et jadis photo-reporter (chez Magnum, Sygma, Gamma), signe ce jeudi son grand retour autour d'une passion abordée en deux déclinaisons. Un livre époustouflant de beauté, chez Taschen, et une vaste exposition, à la Philharmonie de Paris, mettent l'Amazonie à l'honneur. Salgado y célèbre la puissance de la forêt immense ainsi que la vie paradisiaque des communautés indiennes que menacent aujourd'hui les prédateurs d'un modèle économique agressif, qui pratiquent une déforestation extrêmement périlleuse pour la région comme pour la planète. L'exposition parisienne va tourner partout dans le monde. Elle sera vue par des millions de personnes. Et passera à l'automne 2023 par Bruxelles et les Beaux-Arts, où Salgado promet, nous dit-il, un événement considérable sur le plan international. Cela fait près d'un demi-siècle que Sebastião Salgado, la caméra vissée à l'œil, vit sa passion artistique en globe-trotteur et observe les événements – et souvent les tragédies – de notre histoire contemporaine : la famine du Sahel, l'exode des réfugiés, le génocide du Rwanda, les puits de pétrole en feu du Koweït, la guerre en ex-Yougoslavie... Le voici, avec *Amazônia*, projet mené de 2013 à 2019, qui revient à ses origines brésiliennes. Pour lui, c'est l'affaire d'une vie. C'est qu'il s'agit d'alerter l'opinion publique et les décideurs de la planète, à commencer par le gouvernement Bolsonaro, du danger extrême qui pèse sur l'Amazonie et ses habitants discrets. Mais le livre va bien au-delà. C'est une célébration exceptionnelle des beautés de la forêt et de la grâce de ses communautés indiennes. Salgado en parle ici avec une émotion rare. Durant cet entretien, il s'emballe, se passionne, rit. Il laisse aussi couler ses larmes, sans les cacher, quand il s'agit notamment, pour lui, de parler de ce qui se joue entre le photographe et son modèle. La photo ? C'est une affaire de partage. De dignité. De communion. Les photos que nous publions ici sont là pour en témoigner avec force.

N.CE



« Le paradis existe. C'est l'Amazonie »

Sebastião Salgado a passé sept ans dans la forêt amazonienne, notamment parmi les communautés indiennes. Il publie un livre exceptionnel sur les beautés de ce paradis – presque – perdu, menacé par une déforestation galopante.

ENTRETIEN
NICOLAS CROUSSE

Rendez-vous avait été pris avec Sebastião Salgado, vendredi passé, par visioconférence. Depuis son ordinateur parisien, il scrute, après les salutations d'usage et un tutoiement immédiat, le décor de l'intervieweur, avec vue sur jardin. Schaerbeek ? « C'est beau, dis donc », fait-il... avant de mettre le cap vers l'Amazonie.

Qu'est-ce qui vous a décidé à partir durant sept ans au cœur de l'Amazonie ?

Quand j'étais en train de finir mon projet sur *Exodes*, j'étais tellement affecté par tous les désastres perpétrés au Rwanda, mais aussi par la situation en ex-Yougoslavie, que j'ai commencé à être malade. J'ai pensé arrêter la photographie. Je suis rentré au Brésil. Mon père nous avait donné la ferme familiale. J'ai pensé, avec ma femme Lélia, devenir propriétaire agricole et travailler la terre autour de la ferme... et la terre était tellement morte. Et là, ma femme a eu l'idée de replanter une forêt avec des espèces natives. On voulait refaire un écosystème semblable à celui qui était détruit. On est rentré dans l'écologie d'une manière très forte. De là est né le projet *Genesis*. Après deux ou trois ans passés à planter une forêt, je voulais rephotographier. En travaillant sur *Genesis*, je suis venu plusieurs fois en Amazonie et j'ai travaillé avec ces tribus amazoniennes. Là-bas, j'ai pu mesurer la différence entre l'Amazonie que j'avais connue dans les années 80 et celle que je redécouvrais, au début des années 2000.

Que s'était-il passé ?

J'ai compris qu'on était en train de perdre l'Amazonie à une vitesse ahurissante. Ces communautés indiennes, très traditionnelles, représentent le début de l'histoire de l'humanité, en occupant ces espaces depuis une vingtaine de milliers d'années. Pour moi, il fallait montrer l'écosystème amazonien parce qu'il était profondément menacé, tout comme les tribus. Nous étions en train de détruire la forêt qui était leur maison. J'ai pris la décision, au moment de finir *Genesis*, d'aller photographier

l'Amazonie. Je me souviens, on était en mai 2013, et j'y ai travaillé dès cet instant jusqu'en 2019.

L'Amazonie, martelez-vous dans l'introduction du livre *Amazônia*, c'est l'affaire de tous...

C'est la grande chose qu'il faut que l'on comprenne. Cette forêt augmente la distribution d'humidité dans la planète. Une partie de la pluie qui tombe pour garantir l'agriculture des Belges vient aussi de l'Amazonie. Les rivières aériennes que l'on observe en Amazonie, à travers ces immenses nuages, sont liées aux arbres. Chaque arbre en Amazonie évapore entre 1.000 et 1.200 litres par jour. Cela crée dans l'atmosphère une masse d'humidité colossale. Cette humidité monte parfois jusqu'à 9.000 ou 10.000 mètres d'altitude, sur ces énormes cumulonimbus, nuages très dangereux pour la navigation aérienne. Une partie de ces pluies immenses tombe sur l'Amazonie pour garantir le cycle. Une autre partie s'en va, et la quantité d'eau qui quitte l'Amazonie par voie aérienne et va s'évaporer sur la planète est colossale. Autant dire que c'est essentiel pour la planète. Et que la déforestation actuelle, à l'œuvre de façon assidue et brutale avec le gouvernement Bolsonaro, menace d'affecter tous les

« Il faut chérir la façon de vivre de ces communautés. Elles n'ont pas de monnaie, pas d'économie d'échange. Elles vivent en total rapport avec la nature. »

© RENATO AMOROSO

êtres de la planète. Quand on met cette forêt par terre, quand on la brûle, il y a une expulsion massive de carbone dans l'atmosphère. Cette forêt est la plus grande concentration de séquestration de carbone. Elle risque de se transformer en bombe à carbone et pourrait contribuer de manière dramatique au réchauffement global de la planète et à la pollution de l'atmosphère par l'augmentation du dioxyde de carbone. C'est donc capital qu'on ait aujourd'hui tous ensemble cette conscientisation sur la protection de cet écosystème. Il faut que le message touche et convainque tous nos politiciens, tous nos leaders politiques et économiques.

On aurait pu imaginer un livre alarmiste. Or, il y est question de célébration de la vie et de la survie d'un monde dont vous photographiez les lumières, les beautés, parfois même les aspects paradisiaques...

Il y a deux façons de traiter l'Amazonie. L'une est alarmiste. Elle supposerait de montrer l'Amazonie morte, détruite, en feu. Or, l'Amazonie morte représente 13,3 %. La grande majorité de l'Amazonie est vivante, avec 82,5 % de la surface. C'est celle-là qui est présente dans le livre. On vient d'une religion chrétienne et la base de cette religion, c'est le paradis. Mais le paradis existe. C'est l'Amazonie. Ces Indiens vivent dans le paradis. Ils représentent notre préhistoire. La préhistoire de l'humanité. Quel privilège que l'on puisse avoir une convivialité avec notre préhistoire ! Il faut chérir la façon de vivre de ces communautés. Elles n'ont pas de monnaie, pas d'économie d'échange. Elles produisent pour vivre. Elles vivent en total rapport avec la nature. Elles n'ont pas de contraintes religieuses. Pas d'agressivité non plus. Les Indiens les plus agressifs, ce sont ceux de la périphérie qui ont absorbé notre agressivité. Ils essaient de se défendre. Mais quand on va dans les communautés les plus profondes, il n'y a pas d'agressivité. Ils sont d'une délicatesse, d'une douceur... Il faut que l'on protège tout ça ! Il faut un nouveau modèle économique. Il ne faut pas que ce soit une économie prédatrice. Il faut une économie durable, biologique, locale. On peut transformer l'Amazonie... et tout cela sans détruire un seul arbre. Et en intégrant les 25 millions de personnes qui vivent là-bas. Les Indiens, mais aussi les communautés, souvent très pauvres, qui vivent au bord des rivières.

L'Amazonie morte représente 13,3 %.

La grande majorité de l'Amazonie est vivante, avec 82,5 % de la surface. C'est celle-là qui est présente dans le livre

”

Quel est l'impact de Bolsonaro dans ce contexte ?

Tout ce qui l'intéresse, c'est la prédation. C'est l'ouverture de l'Amazonie à des centaines de milliers de propriétaires ruraux. Pour garantir à ces petits propriétaires, traditionnellement de droite, un bout de terrain, il faut détruire la forêt et c'est ce qu'il est en train de faire. En s'assurant, ce faisant, une grande base électorale. C'est ça qui l'intéresse. L'autre groupe qui l'intéresse, ce sont les sectes religieuses, énormes au Brésil. Ces sectes prêchent le retour du Christ sur terre. Un Christ qui ne se réincarnera, disent-ils, qu'une fois que toute la population de la Terre sera convertie au christianisme. Leur premier objectif, c'est de rentrer dans les terres indiennes et de faire la catéchèse des Indiens. Ces sectes forment la grande base électorale de Bolsonaro. Il faut une action planétaire pour protéger tout cela.